

Voici le grand azur...

à Eugène Carrière

Voici le grand azur qui inonde la petite ville,
Les paysans sont arrivés pour le marché,
Des petits enfants ont des bas couleur de cerise
Ils sont venus le long de la fraîcheur des haies.

Là-bas, la neige des montagnes casse le ciel.
Oh! que tout cela est doux, est édifiant...
On voit des vaches d'or et des cochons d'argent
et des vieilles qui vendent du fromage et du sel.
La mairie est carrée, avec sa vieille horloge
qui retarde toujours même lorsqu'elle avance,
et les platanes bleus sous qui l'ombre s'allonge
abritent les ménestriers et les hommes qui dansent
en rebondissant, légèrement, sur leurs blanches sandales.
Et les filles arrivent et se mêlent à eux.
Elles posent à terre des paniers pleins d'œufs
et, sérieusement et ^{douces}graves, elles dansent.

Ce n'est qu'un calme avec des mouches silencieuses
qui tournent au soleil dans l'azur accablant
et, là-bas, du côté du fourail en feu blanc,
un âne aux dents jaunes brait sous les tranquilles cieux.
Les enfants regardent luire dans de belles fioles
des bonbons tout suants et doux à la salive
et l'on voit passer de bien élégantes filles,
aux doux cheveux noirs et luisants, aux jupes sonores.

Elles causent avec les doux adolescents
qui tiennent l'aiguillon qui piquera la croupe
des bœufs au front barré, qui l'un à l'autre s'accrochent,
les jambes obliques, pour traîner les chars criants.

Le retentissement des guberges s'enflamme.

Le Café est versé sur ~~des~~ ^{ces} tables de bois.

Les pactes se concluent et lents, magnifiques et graves,
les pères des maisons et les jeunes fils boivent.

Voici le pharmacien aux boules vertes et rouges,

Voici le cordonnier des pauvres pauvres gens,

Voici la mescière aussi grise qu'un songe
dans sa pauvre boutique où entrent peu de chalands.

Voici mon métayer avec ses mains calleuses
qui a coupé la tige sur le coiteau aride
et dont le car de briques garde de saintes rides.

Voici le roulement des tremblantes battues.

Voici les petits garçons revenant de l'école,
de l'encre aux doigts, avec de modestes cartables,

Voici les chevaux lourds et hissant des gendarmes,

Voici les marchandes d'agneau frisées aux tempes.

Voici le facteur rural qui va là-bas,

Voici les chemins qui sont comme des fleurs en ruisseaux,

Voici les moineaux donc, plus donc que des enfants,

Voici les pigeons bleus plus donc que des moineaux.

Voici le cimetière à la tristesse gaie,

où, un jour, si Dieu veut, je m'en irai dormir.

Je veux des églantiers plus donc que des désirs...++

Allez, et cueillez-les dans la plus belle haie.

Voici dégringolés les noires petites rues

Voici le clocher blanc tout fleuri d'hirondelles

et le marchand de bibles et la tranquille allée

où l'on promène doucement au crépuscule

Voici les doux enfants jouant à la marelle :
 Marie - Louise, Aurore et bien d'autres encore.
 Ils sont plus innocents que la rosée des roses
 qui pleurent sur la douce et usée margelle ...

Ils chantent se tenant les mains en un rondeau.
 Ils chantent, doucement ineffables, ces mots :
 "Au rondeau du Mayaud, Au rondeau du Mayaud,
 "Ma grand'mère, Ma grand'mère, ma grand'mère a fait un saut."

Voici d'autres enfants portant des arrosoirs
 et la tranquillité des tombées tendres des soirs.
 Voici le cliquetis des sabots d'écoliers
 qui courent comme des graines au vent léger.

Voici, au-dessus des murs de lézards et de lierre,
 de roses arbres plus doux que ma bien-aimée.
 Voici ma bien-aimée plus douce que les eaux,
 plus douce que l'écorce légère des roseaux.

Voici des abricots moins sucrés que sa bouche,
 et voici sur les platanes le cri aigre des cigales,
 et voici la colline où, après les averses douces,
 l'arc-en-ciel fleurit comme un grand verges pâle.

Voici des papillons plus papillons que l'azur,
 et voici le gazon qui ressemble à l'azur.
 Voici une hirondelle et voici un mendiant
 et les rogations qui enchantent par leurs chants.

Voici les ânes doux qui crévent sous les bâts.
 Voici les vieilles fées qui portent dans leur cabas
 l'ombre mystérieuse, fraîche et centenaire
 des baisers échangés à l'ombre des cheminées.

Voici une daïne montée sur une grande mule.
C'est la maîtresse d'une grande maison paysanne.
Elle range le linge au fond frais d'une armoire
immense, en une salle aux grands rideaux de tulle
où, l'été, voltigent et bondissent les manches bleues.
Voici encore les jeunes filles des environs
plus fraîches qu'aucs mousses ne sont les moutons,
plus fraises que la fraise au fond du ravin bleu.
Voici encore le calme de ma douce chambre,
Voici Flore, ma chienne, voici Marbot mon chien,
Voici Nica mon chat et Li-ti-pu ma chatte,
et les portraits d'amis dans tout cet air ancien.
Voici le châte quadeloupéen de ma grand'mère,
Voici aussi ici la toute petite chaise
où mon père, à sept ans, devait être bien à l'aise,
alors qu'il traversait les étoiles des mers.....
Laisse-moi, ô mon Dieu, m'agenouiller à terre.
Je veux te célébrer en pleurant dans mes mains.
Si je suis malheureux, c'est que c'est un mystère.
Tu as consolé Job souffrant sur le purin.
Tu m'as donné la vie. N'est-ce assez, ô mon Maître ?
Voici les toits de zinc, le pont, le gare vert,
et la petite ville aux obscures fenêtres,
et les brebis avec le chien et le berger.

Francis Jammes
FRANCIS JAMMES

Mars 1897
Cithéz. Basses-Pyrénées.

Francis Jammes